Ami du Clergé du 25 mai 1933

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la fête de la Trinité. — Le « Credo, » le « Gloria Patri, » le signe de la croix, 321.
Pour le mois du Sacré-Cœur. — I. Cœur de Jésus, fournaise ardente de charité, 322. — II. La fête du Sacré-Cœur et la réparation, 324.
Pour la fête des SS. Cyr et Julitte. — Leur sagesse et leur courage, 326.
Les fêtes de l'Eglise. — LXV. L'office de la Pentecôte, 328. — LXVI. La fête de la Très Sainte Trinité, 330.
Pour la fête de la Pentecôte *(Plans)*. — I. La première descente du Saint-Esprit, 332. — II. Le rôle du Saint-Esprit dans nos âmes, 332.
Explication du Catechisme. — *15e Leçon :* Les pasteurs de l'Eglise, 333.

POUR LA FÊTE DE LA TRINITÉ

LE « CREDO, » LE « GLORIA PATRI, » LE SIGNE DE LA CROIX

Mes frères,

Pour savoir quels sentiments doivent dominer dans notre âme en ce dimanche de la Trinité, le mieux, comme toujours, c'est encore de nous en rapporter aux formules consacrées de l'Eglise. Et parmi ces formules que l'Eglise met sur nos lèvres, il en est trois, brèves, d'usage courant, connues de tous les fidèles pratiquants, qui me semblent contenir l'essentiel de nos devoirs envers l'auguste Trinité. Ce sont le *Credo,* le *Gloria Patri,* le *signe de la croix :* 1° le *Credo,* qui est l'acte de foi explicite en ce mystère ; — 2° le *Gloria Patri,* qui est l'acte d'adoration et de louange à la T. S. Trinité ; — 3° le *signe de la croix,* qui est l'acte de demande ou la prière au seul Dieu en trois personnes de qui nous vient tout secours.

I. — *Le* Credo

Ce qui nous est demandé d'abord en face de cette vérité, c'est un acte de foi : « *Credo,* je crois en Dieu, le Père tout-puissant, et en Jésus-Christ, son Fils unique... Je crois au St-Esprit. »

Certes, dans la religion, en tout, partout, toujours la foi est au point de départ : *Accedentem ad Deum oportet credere.* Mais ici il faut bien reconnaître qu'il n'y a place que pour elle.

Si l'Incarnation est un mystère, du moins notre raison, notre imagination, notre cœur l'atteignent dans quelque chose de sensible : la personne et la vie de Notre-Seigneur. Des témoins l'ont vu, l'ont entendu, en ont écrit. Nous savons son histoire et nous connaissons ses paroles.

Si la Rédemption est un mystère, du moins j'en ai sous les yeux, dans les stations du Chemin de la croix ou simplement dans mon crucifix, la représentation matérielle.

Si l'Eucharistie est un mystère, du moins il y a encore les apparences, les apparences du pain et du vin consacrés à travers lesquelles ma foi reconnaît la présence véritable, réelle et substantielle du corps, du sang, de l'âme et de la divinité de Notre-Seigneur.

Mais ici, en face du mystère de la Trinité, il n'est rien à quoi mon esprit ou ma sensibilité puisse se raccrocher. Toutes les comparaisons même que suggère l'imagination restent trop loin de compte. C'est le royaume de l'abstrait et du plein mystère.

« O profondeur inépuisable et de la sagesse et de la science de Dieu ! s'écrie S. Paul, comme nous le relisions à l'épître de cette messe. Que ses jugements sont insondables et ses voies incompréhensibles ! Car qui a connu la pensée du Seigneur ou qui a été son conseiller ? » (Rom., XI, 33 34).

Il ne reste donc à notre raison pour atteindre cette vérité suprême que la foi : je crois. Mais acte de foi qui n'a rien que de rationnel, si impénétrable que soit pour nous le mystère de la Trinité. Car enfin tout homme sensé reconnaît que son intelligence d'homme est bornée ; tout homme logique reconnaît qu'il peut exister des vérités au-dessus de sa portée ; tout homme sincère reconnaît qu'un Dieu a révélé à n'en pas douter cette vérité de son existence en trois personnes distinctes : « Allez, baptisez... au nom du Père et du Fils et du St-Esprit. »

Ce n'est donc pas bâillonner sa raison d'homme, mais bien l'écouter, que de dire simplement avec les petits enfants et les plus grands esprits de l'humanité : « Je crois en Dieu le Pere tout-puissant, et en Jésus-Christ son Fils unique... Je crois au St-Esprit. »

II. — *Le* Gloria Patri

Mais, vis-à-vis de la Trinité, nous ne pouvons en rester à un acte de foi platonique, comme si son existence nous était chose étrangère et indifférente. En fait, c'est d'elle que nous tenons ce que nous sommes et tout ce que nous avons, dans l'ordre naturel et dans l'ordre surnaturel. Aussi notre acte de foi doit-il se prolonger en hommage d'adoration, d'honneur, de louange.

L'office de ce jour, qui plaide en notre faveur la soumission de notre foi, est fait surtout d'acclamations à la Sainte Trinité. Par exemple les antiennes des Vêpres, entre chaque psaume, composent toute une litanie de louanges en son honneur.

Dans ces acclamations, il en est une qui est plus universellement connue et dont nous devons en quelque sorte faire le refrain obsédant de cette journée. C'est celle-ci : « *Gloria Patri et Filio et Spiritui Sancto.* Gloire au Père, au Fils et au St-Esprit. »

Gloire au Père, qui, entre tant d'autres êtres possibles, m'a tiré du néant, appelé à l'existence et du même coup destiné au ciel. Gloire au Père, qui me conserve encore à cette minute ce bien primordial de la santé et de la vie qu'il ne dépend

que de moi de transformer en vie éternelle bienheureuse.

Gloire au Père, source première de tout ce qui a été, de tout ce qui est, de tout ce qui sera.

Gloire au Fils, qui m'a sauvé par son Incarnation, sa vie et sa mort. Sans lui, les dons du Père, dons de la vie et de la prédestination éternelles, par ma faute, tournaient à mon malheur. Il s'est interposé, il a pris sur lui de réconcilier l'humanité avec la divinité; il s'est fait rédempteur et médiateur.

Gloire au St-Esprit, qui sanctifie nos âmes. C'est lui qui applique à chaque âme les mérites de la Passion du Fils de Dieu fait homme. C'est lui qui nous inspire le bien, nous donne la force de l'accomplir, nous met au cœur cette confiance filiale qui nous permet de dire à Dieu : « Notre Père qui êtes aux cieux. »

Ainsi cette courte prière, à la portée de tous, des plus humbles, des petits enfants même, exprime à merveille les adorations, la reconnaissance, les louanges, tous nos devoirs envers l'auguste Trinité. Faut-il s'étonner qu'elle revienne si souvent, comme un refrain, dans toutes les prières de l'Eglise ? Comment ne pas y voir la formule parfaite de notre culte à la Sainte Trinité ?

III. — *Le signe de la croix*

Si telle est notre dépendance de la Sainte Trinité dans l'ordre naturel et dans l'ordre surnaturel, non seulement dans nos origines, mais encore au moment présent que nous vivons, en plus de la foi, en plus de l'adoration, un autre devoir s'impose : la prière.

De cette prière la formule la plus simple et la plus universelle, c'est le signe de la croix : « Au nom du Père, du Fils et du St-Esprit. »

De ce signe de la croix nous encadrons nos journées et les principales actions de nos journées : nos prières, notre travail, nos repas. Et avec raison, car il est une demande aux trois personnes de la Sainte Trinité de nous accorder les grâces de leur ressort dans notre vie.

« Au nom du Père, du Fils et du St-Esprit, » cela veut dire « par la vertu, par la puissance, par le secours de ces personnes divines. » Ainsi quand S. Pierre et les autres Apôtres guérissaient les malades au nom de Jésus, ils reconnaissaient qu'ils le faisaient par la vertu du Christ. Ainsi quand nous commençons nos actions par le signe de la croix, nous demandons au Père, au Fils et à l'Esprit-Saint la grâce de les accomplir conformément à leur sainte volonté, puisque nous ne pouvons rien par nous-mêmes.

Nous suivons en cela l'exemple de l'Eglise, qui multiplie les signes de croix au cours de ses offices, ne donne aucune bénédiction que par ce signe, administre les sacrements au nom des trois personnes :

« Je te baptise au nom du Père et du Fils et du St-Esprit », dit le prêtre en même temps qu'il fait couler l'eau sur la tête de l'enfant. — « Je vous marque du signe de la croix et je vous confirme par le chrême du salut, au nom du Père et du Fils et du St-Esprit, » prononce l'évêque au moment où il fait l'onction du saint chrême sur le front de ceux qu'il confirme. — « Je vous déclare unis par le mariage au nom du Père et du Fils et du St-Esprit. Ainsi soit-il, » affirme le prêtre aux deux époux qui viennent de s'unir indissolublement devant Dieu par leur consentement mutuel.

Aussi pour les fidèles, à l'exemple de l'Eglise, le signe de la croix est la première de toutes les prières, celle qu'ils retiennent toujours quand ils ont tout oublié, et que l'on fait encore devant le cercueil de l'inconnu qui passe, au moins comme un geste de sympathie à ceux qui sont en deuil, puisqu'en Dieu nous ne formons qu'une famille.

* *

Dans la suprême prière qu'elle récite sur nos chers morts, avant qu'ils partent pour leur dernière demeure, l'Eglise s'adresse ainsi à Dieu : « Seigneur, n'entrez pas en jugement avec votre serviteur ; car nul ne peut être trouvé juste devant vous, si vous ne lui pardonnez. Que votre jugement n'accable donc pas, Seigneur, celui que vous recommande la vraie foi chrétienne, mais que, votre grâce lui venant en aide, il échappe à l'arrêt de la vengeance, lui qui fut marqué ici-bas du signe de la Sainte Trinité. » C'est au nom de ce signe de la Sainte Trinité, tant de fois tracé sur eux par tous les sacrements, que l'Eglise implore miséricorde en faveur de nos morts.

Imprimons-le donc profondément dans tout notre être : dans notre âme, dans nos sens, dans notre vie, par la foi en ce mystère, par l'adoration des trois personnes divines, par le recours habituel à leur action sur nous, afin qu'à notre départ de ce monde ne soit pas vaine la prière de l'Eglise et que la Trinité devant qui nous comparaîtrons nous trouve vraiment marqués de son signe, du signe de ceux qui ont cru et qui ont mérité de voir les secrets de leur foi. C'était la ferme espérance du grand croyant que fut Louis Veuillot, et sa famille l'a gravée sur sa pierre tombale du cimetière Montparnasse en ces deux mots si pleins par lesquels il l'avait lui-même affirmée : « J'ai cru, je vois. » Ainsi soit-il.

POUR LE MOIS DU SACRÉ-CŒUR

I

CŒUR DE JÉSUS, FOURNAISE ARDENTE DE CHARITÉ

Mes frères,

Le Bienh. Henri Suso met sur les lèvres de Notre-Seigneur : « J'aurais voulu, à la place de tous mes membres, n'en avoir qu'un seul, le plus noble, le cœur... »

Sous l'influence de la grâce et sur la demande même de Notre-Seigneur, l'Eglise a comme réalisé ce vœu dans l'expression de son culte : aujourd'hui c'est au Cœur de Jésus qu'elle va, et à travers ce Cœur qu'elle trouve, qu'elle contemple et

qu'elle aime, elle adore le Christ dans sa personne et dans ses mystères.

Elle a placé entre nos doigts un véritable chapelet d'invocations : les litanies du Sacré-Cœur. La chaîne en est d'un pur métal et tous les grains des pierres authentiques. Mais la plus riche, le joyau, le diamant, c'est assurément celle-ci : « Cœur de Jésus, fournaise ardente de charité, ayez pitié de nous. »

Il y a là toute la pensée de l'Eglise sur cette dévotion, qui est plus qu'une dévotion, qui est la religion elle-même, sous sa forme actuelle, la plus humaine et la plus vivante.

I

Les premières images du Sacré-Cœur, répandues par la Visitation de Paray-le-Monial sur les instances répétées de sainte Marguerite-Marie, représentaient uniquement le Cœur de Jésus séparé de son corps, comme aujourd'hui nos drapeaux, nos blasons, nos cocardes. Elles reproduisaient du reste une des grandes apparitions de la sainte voyante, la deuxième, qui ne lui avait donné à regarder que l'image du Cœur divin troué d'une plaie, environné d'une couronne d'épines, surmonté d'une croix.

Notre foi nous enseigne, en effet, que nous devons à l'humanité sainte de Notre-Seigneur le même culte d'adoration qu'à Dieu même, à cause de son union personnelle avec la divinité qui s'est accomplie dans le mystère de l'Incarnation : *Et Verbum caro factum est.*

Même dans le tombeau de Joseph d'Arimathie, le corps inanimé de Jésus a droit aux honneurs divins. Il reste le corps d'un Dieu. La divinité n'a pas brisé les liens qui la renouaient à lui et dans quelques heures elle le réveillera du sommeil de la mort pour l'unir de nouveau à l'âme dans le mystère de la résurrection pascale.

Et avec son humanité, avec son âme, avec son corps, c'est chacune de leurs puissances et chacun de leurs membres, toujours pour la même raison, qui est infiniment adorable : comme son intelligence et sa volonté, sa sainte face, ses plaies, son sang... et aussi son cœur de chair, son cœur d'homme, son cœur semblable au nôtre.

L'Eglise pourtant est prudente et sage. Elle ne veut pas que la piété de ses enfants se fourvoie dans la superstition, ni que l'impiété tourne leurs pratiques en dérision. Elle n'autorise et n'approuve ces fêtes et ces dévotions au précieux sang et aux saintes plaies par exemple, que parce qu'elle voit de puissants motifs de leur rendre un culte tout spécial.

Sous la poussée de la dévotion des docteurs, des saints, des peuples, et plus encore sous l'inspiration de l'Esprit-Saint, « qui prie pour nous par des gémissements ineffables, » selon le mot de S. Paul (Rom., VIII, 6), l'Eglise a voué le meilleur de ses hommages au Cœur de Jésus, parce qu'il symbolise de façon parlante l'immense amour du Christ pour les hommes.

Le physiologiste et le médecin peuvent ne voir dans le cœur que l'organe de la circulation du sang à travers le corps ; les hommes éprouvent bien qu'il est le point sensible où viennent retentir toutes leurs émotions : la joie, la tristesse, l'espoir, et la première de toutes, l'amour. Aussi, sans définir quel rapport exact existe entre les deux, dans toutes les langues humaines l'amour c'est le cœur et le cœur c'est l'amour.

Et voilà pourquoi nous honorons le Cœur de Jésus : non pas seulement parce qu'il est celui du Dieu fait homme, mais encore parce qu'il est le symbole saisissant de son amour, le « Cœur de Jésus, fournaise ardente de charité. »

II

L'amour ou le cœur joue un rôle si important dans notre vie, il commande en tel maître à tous les mouvements de notre âme, il modèle si profondément notre physionomie morale et c'est tellement lui qui règle nos relations sociales, que nous avons pour habitude de tout ramener à lui et de caractériser un homme par son cœur : c'est un cœur d'or, disons-nous, un grand cœur, un noble cœur.

La qualité du cœur résume tout l'homme, elle le représente, le personnifie, surtout quand il semble que la bonté fait le fond de sa nature et le trait dominant de son caractère.

En définitive, à travers le Cœur de Jésus, fournaise ardente de charité, c'est à Notre-Seigneur lui-même que vont les hommages de notre foi, de nos adorations, de notre amour, à Notre-Seigneur tout aimable et tout aimant dans toutes ses vertus et dans tous ses mystères, au Jésus « doux et humble de cœur, » dont la rayonnante et attirante bonté se détache sur toutes les pages de l'Evangile comme une transparence de filigrane.

Il est le Verbe de Dieu : sa sagesse, sa splendeur, sa lumière, mais lumière qui réchauffe autant qu'elle éclaire, dont la bienfaisante chaleur pénètre les cœurs avant d'atteindre les intelligences, même les plus hautes, comme celle de S. Jean l'Evangéliste au regard d'aigle : *Et credidimus charitati.* Nous avons cru à la charité. (I Jo., IV, 16).

Et parce qu'elle s'adresse, en fin de compte, à travers le cœur, à Jésus, toute amabilité et tout amour, notre piété peut supplier : « Ayez pitié de nous. »

Lacordaire a dit, avec sa brillante éloquence : « S'il me fallait dresser des autels à quelque chose d'humain, j'aimerais mieux adorer la poussière du cœur que celle du génie. »

Le monde chrétien aussi a choisi le cœur.

Et du Cœur de Jésus il possédait mieux que la poussière ou la relique inaltérée : il avait et il a toujours la réalité même : ce divin Cœur qui s'était trop donné pour se reprendre jamais, dont notre foi perçoit les battements sous les apparences de l'hostie, auquel nous avons dressé des autels sur toute l'étendue de la terre. Tournés vers lui, nous lui redisons donc de toute notre âme : « Cœur de

Jésus, fournaise ardente de charité, ayez pitié de nous. » Oui, de toute notre âme, avec l'immense désir et l'invincible confiance de voir par la dévotion au Sacré-Cœur se renouveler la face de la terre.

* *

Il est celui de tous les dévots du Sacré-Cœur, ce rêve d'un grand écrivain catholique contemporain écoutant les tourterelles [1] : « Le dimanche de la Quinquagésime, je me trouvais, bien avant l'aube, devant l'église St-Vincent de Paul, attendant que l'heure de la première messe en fît ouvrir les grilles. Paris dormait encore, du sommeil des dimanches matins, sommeil de fin d'orgie, sommeil écrasé de lassitude des hommes et des femmes qui ont peiné six jours jusqu'au septième. L'énorme ville, à peine éclairée, semblait anéantie. Au-dessus de moi, des étoiles vagues reculaient dans la brume. L'air était d'une douceur anormale ; on sentait venir une journée de précoce printemps. Je marchais, enveloppé d'ombre et de solitude pieuse, autour de la colonnade, quand, tout d'un coup, sous la voûte noire du portique, d'invisibles tourterelles se mirent à roucouler.

« Leur battement de gorge, sourd et profond, se réitérait à de longs intervalles, comme une psalmodie gémissante qui enfermait un mystère de suavité. Je me souvins du Cantique des Cantiques : « Déjà est passé l'hiver, les fleurs ont paru... La voix de la tourterelle s'est fait entendre dans nos contrées. » En même temps, sans savoir pourquoi, je songeai à Marguerite-Marie. N'a-t-elle pas été, dans la douleur et la paix de ses révélations, une tourterelle suppliante prophétisant des jours splendides, le juin pontifical dont l'aurore sera peut-être pour nous ? »

Mais lorsqu'elle annonçait le règne du Sacré-Cœur, la fournaise où elle le voyait éclater signifiait aussi le triomphe suprême de l'Amour, au bout des temps, sur le monde délivré et renouvelé par le feu. Et je pense à ces simples vers d'un poète hautement catholique, d'André de Lujan, dans l'*Intime Parole :*

> **Prenez garde : ce Cœur doux**
> **Qui flambe, ceint d'une ronce,**
> **Un jour consumera tout.**

II

LA FÊTE DU SACRÉ-CŒUR ET LA RÉPARATION

Mes frères,

Jésus est amour, un amour qui s'est manifesté et nous reste fidèle surtout dans le mystère de l'Eucharistie, un amour qui ne s'est pas payé de belles paroles humanitaires, mais qui a payé de sa personne. Voilà, en quelques mots, ce que représente pour nous le Sacré-Cœur.

Parallèlement, la dévotion au Sacré-Cœur demande de notre part un retour d'amour, qui allume d'abord dans nos âmes une grande ferveur eucharistique (principalement par la pratique de la sainte communion), un retour d'amour qui se traduise ensuite dans notre conduite par une vie vraiment chrétienne.

Est-ce là toute la doctrine et toute la pratique de la dévotion au Sacré-Cœur ?

Il faudrait pouvoir répondre : oui. Mais la réalité demande que nous répondions : non.

Car à l'amour du Christ ne répond pas toujours, tant s'en faut, l'amour de l'homme. Il y a déséquilibre. Une compensation devient nécessaire de notre côté : c'est la réparation.

Surtout depuis l'encyclique *Miserentissimus Redemptor,* du pape Pie XI, et depuis le nouvel office et la nouvelle messe qui en furent l'application, l'esprit de réparation domine la fête du Sacré-Cœur. C'est sa caractéristique, qui donne à cette grande dévotion sa forme définitive et sûre.

Pour suivre cette orientation, nous nous appliquerons pendant ce mois à nous mieux pénétrer de la nécessité, de l'étendue, des devoirs de la réparation envers l'amour méconnu et outragé.

Pour nous y mieux préparer, rappelons-nous aujourd'hui que le Sacré-Cœur attend de nous ces amendes honorables qu'il a sollicitées lui-même de notre amour dans ses manifestations de sa vie terrestre et dans ses manifestations à Paray-le-Monial.

I

Au cours des premières manifestations de son Cœur que furent les mystères de sa vie terrestre, plus d'une fois Notre-Seigneur a fait entendre la plainte douloureuse de son amour incompris, méconnu, outragé.

Le manque de foi de son peuple lui arrachait ce reproche : « O race incrédule, jusques à quand serai-je avec vous ? Jusques à quand vous supporterai-je ? » (Marc, IX, 18).

Un autre jour, il ne put s'empêcher de pleurer sur Jérusalem : « Si tu connaissais, toi aussi, au moins en ce jour qui t'est donné, ce qui ferait ta paix ! » (Luc, XIX, 41-42).

Après la guérison des dix lépreux, il s'étonnait douloureusement qu'un seul miraculé, et encore l'étranger, vînt le remercier : « Est-ce que les dix n'ont pas été guéris ? Et les neuf, où sont-ils ? Il ne s'est trouvé que cet étranger pour revenir et rendre gloire à Dieu. » (Luc, XVII, 17-18).

Il fut une heure de son existence où s'accumulèrent sous ses yeux non seulement les péchés de ses contemporains, mais encore ceux de tous les temps. Ce fut le grand tourment de son agonie mortelle au jardin des Oliviers : « Mon âme est triste jusqu'à la mort. »

Ce soir-là, son Cœur dut faire appel à la compassion de ses Apôtres, des meilleurs parmi ses Apôtres, qu'il avait pris avec lui. Ils avaient joui à ses côtés des splendeurs de la Transfiguration ; n'étaient-ils pas tout désignés pour compatir à sa détresse ?

Cette détresse était telle qu'il les avait réveillés et leur avait redemandé leur assistance consolatrice : « Vous dormez, Simon ? Vous n'avez pu veiller une heure avec moi ? Veillez et priez. »

[1] Emile Baumann : *L'anneau d'or des grands mystiques.* (Grasset 1924, p. 272-75).

Le devoir de la réparation et l'Heure Sainte qui en est une des plus touchantes manifestations, ont donc leur origine dans l'Evangile. Un grand zélateur de l'amende honorable, dont les cantiques en l'honneur du Cœur de Jésus sont tout imprégnés de l'idée réparatrice, le Bienh. de Monfort, a pu dire en toute vérité :

La pratique la plus utile,
La plus glorieuse au Seigneur,
La plus conforme à l'Evangile,
C'est de réparer son honneur.

II

Pourtant, ce sont surtout les manifestations de Paray-le-Monial qui trahissent la grande amertume du Cœur de Jésus méconnu. Les grandes révélations du Sacré-Cœur à sainte Marguerite-Marie marquent une progression sensible vers une dévotion d'amour réparateur.

Notre-Seigneur s'attache d'abord sa confidente, qu'il laisse reposer longuement sur sa poitrine, comme S. Jean, et dont il embrase le cœur au foyer du sien (27 décembre 1673).

Il lui confie ensuite la mission pour laquelle il l'a choisie : l'apostolat de sa dévotion sous la figure de son cœur de chair qui se montre « comme dans un trône de flamme, plus rayonnant qu'un soleil et transparent comme un cristal, avec sa plaie adorable,... environné d'une couronne d'épines, surmonté d'une croix » (1673 ou 1674).

Enfin, il lui précise que cette dévotion doit revêtir la forme d'un amour réparateur, à cause des ingratitudes et des méconnaissances des hommes (1674).

Aussi, quand se produit ce qu'on a nommé « la grande apparition parmi les grandes apparitions [1], » qui demande l'institution d'une fête qui concrétise cette dévotion, Notre-Seigneur lui-même en spécifie le sens : « Je te demande que le premier vendredi après l'octave du Saint-Sacrement soit dédié à une fête particulière pour honorer mon cœur en communiant ce jour-là et en lui faisant réparation d'honneur par une amende honorable, pour réparer les indignités qu'il a reçues pendant le temps qu'il a été exposé sur les autels » (Octave du St-Sacrement, 1675).

Ainsi la réparation est au sommet de la dévotion au Sacré-Cœur. Le P. Joseph de Gallifet pourra justement écrire dans son traité de la dévotion au Cœur divin : « La fin de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus-Christ, c'est de réparer les injures que Jésus-Christ a souffertes et qu'il souffre encore chaque jour dans le sacrement de son amour [2]. » Les plaintes du Sacré-Cœur sont particulièrement poignantes quand elles font allusion à la tiédeur des âmes privilégiées que leur vocation devrait établir dans une plus grande délicatesse d'amour avec lui : « Il me fit voir, écrit sainte Marguerite, que ce n'était pas tant à cause des infidèles que sa justice était irritée, mais que c'était son peuple choisi qui s'était révolté contre lui... Je viens afin que tu répares les injures que j'ai reçues de ces Sœurs tièdes et lâches qui me déshonorent dans le Saint-Sacrement... [1]. »

Ce qui donne un cachet particulier aux confidences du Sacré-Cœur à sainte Marguerite-Marie, c'est assurément la tristesse de certaines paroles de Jésus à la voyante : Notre-Seigneur se plaint de la méconnaissance de son amour.

Et, m. f., malgré toutes les efflorescences de pratiques de réparation qu'a provoquées la prédication de la dévotion au Sacré-Cœur depuis deux siècles surtout, en face de l'ignorance religieuse de notre monde moderne, les demandes de Notre-Seigneur doivent encore nous toucher profondément.

A preuve, ce simple fait divers.

* *

Il y a, au musée de Cluny, à Paris, une vitrine où sont exposés des crucifix anciens, très précieux. Je considérais l'un d'eux, sculpté dans un morceau d'ivoire par un grand artiste qui avait exprimé la douleur sans pareille du Fils de Dieu mourant pour tous les hommes et qui sait n'être aimé que de quelques-uns. La tête était penchée à droite ; les lèvres entr'ouvertes allaient dire : « Tout est consommé ; » les yeux regardaient avec tant de douceur que les visiteurs qui s'approchaient et rencontraient ce regard, devenaient graves tout à coup et laissaient voir un peu de pitié, quand ce n'était pas un peu d'amour.

Deux jeunes filles vinrent s'accouder sur la vitrine ; la plus âgée avait quinze ans peut-être, et elle tenait par la main un petit garçon, blond comme elle, qui se levait sur la pointe de ses souliers. Ensemble ils considérèrent le crucifix, et je ne vis, sur leur visage, que de l'étonnement. L'aînée dit :

— Regarde donc, Marguerite, comme on lui a fait un air malheureux, à cet homme-là !

Marguerite ne répondit rien. Le petit seul demanda :

— Pourquoi penche-t-il la tête ? On dirait qu'il pleure, tu ne trouves pas ?

Ils ne se moquaient pas. Ils cherchaient à comprendre.

Moi, je songeais : « Oh ! Jésus-Christ, vous êtes mort pour elles et lui, et ils ne le savent pas [2] ! »

Aussi, m. f., nous nous grouperons nombreux pendant tout ce mois devant le Sacré-Cœur pour lui demander pardon au nom de cette méconnaissance de son amour et pour prier de tout notre cœur que son règne arrive. Ainsi soit-il.

---

[1] Bainvel, S. J. : *La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus*, 1921, Ire P., ch. II, IV.

[2] *De cultu sacrosancti Cordis Dei et Domini Nostri Jesu Christi*, Rome, 1726.

[1] Autobiographie, *Vie et œuvres*, éd. 1915, t. II, p. 181.

[2] René Bazin, *La douce France*.

POUR LA FÊTE DES SS. CYR ET JULITTE

(16 juin)

LEUR SAGESSE ET LEUR COURAGE

Mes frères,

Dans l'épître que vous avez entendu chanter tout à l'heure, il y a une phrase sur laquelle je voudrais appeler votre attention : « Dieu, y est-il dit, a éprouvé les justes et il les a trouvés dignes de lui. » L'épreuve dont il s'agit ici doit s'entendre dans le sens précis du mot ; elle offre une étroite ressemblance avec les différents genres d'épreuves ou essais auxquels vous avez pu assister : de même qu'on éprouve, par exemple, la solidité d'un pont en faisant passer sur lui une lourde charge, de même qu'on éprouve le rendement d'une machine en exigeant d'elle son maximum de travail, de même Dieu se rend compte de la vertu des hommes en les soumettant à certaines difficultés, comme la tentation ou la souffrance. Ordinairement il se contente de ce que la moyenne des forces humaines peut donner, mais quelquefois, tout en prodiguant les secours de sa grâce, il demande des sacrifices héroïques. C'est le cas, notamment, des martyrs, qui doivent affronter, pour rester fidèles à Dieu, les tourments les plus cruels et finalement la mort. Mais la Sainte Ecriture a soin de marquer aussitôt le résultat obtenu par le courage de ceux pour lesquels l'issue est favorable : « Dieu, dit-elle, les a trouvés dignes de lui, » dignes de la sublime récompense qu'il leur a destinée, dignes à proportion de leur générosité. Contemplons aujourd'hui vos saints Patrons, S. Cyr et sainte Julitte, aux prises avec de redoutables épreuves ; la sagesse et l'énergie que nous verrons en eux nous seront, en même temps qu'un objet d'admiration, la plus utile des leçons.

I

C'était en l'an 304, au début de la dernière des persécutions sanglantes sous lesquelles avaient gémi les chrétiens pendant près de trois siècles. Les édits de l'empereur venaient d'arriver dans une province d'Asie Mineure appelée Lycaonie et le gouverneur commençait à les appliquer avec une extrême rigueur. Sainte Julitte, qui habitait Icone, capitale de cette province, résolut de quitter la ville et de chercher asile en une autre contrée où, espérait-elle, les autorités civiles se montreraient plus clémentes. Elle partit donc, emmenant avec elle son fils, S. Cyr, qui n'avait encore que trois ans, et deux servantes, et se dirigea vers Séleucie. Arrivée là, apprenant qu'on y poursuivait les chrétiens avec la même sévérité, elle se remit en route pour Tarse, en Cilicie.

Il lui fallait déjà, pour quitter ainsi sa patrie et se lancer dans l'inconnu, un courage plus qu'ordinaire, car elle possédait à Icone de grandes richesses et elle allait désormais se trouver sans ressources et sans appui. Mais par là se manifestait aussi la vigueur de sa foi, puisqu'elle aimait mieux renoncer aux biens terrestres et au confort auquel elle était habituée, plutôt que de s'exposer à la perdre.

Cependant, se défiant d'elle-même, elle s'était résolue à fuir plutôt que d'engager avec le persécuteur une lutte dont l'issue lui paraissait douteuse. Elle connaissait le conseil de Notre-Seigneur : « Quand on vous poursuivra dans une ville, fuyez dans une autre » (Math., x, 23). Elle crut ne pouvoir mieux faire que de se l'appliquer. C'était humilité ; c'était sagesse aussi. Nous ne savons jamais, en effet, si notre courage ne trahira pas notre volonté. « L'esprit, a dit encore Notre-Seigneur, est prompt, mais la chair est faible. » Tant que nous sommes en sécurité, il nous semble que nulle menace et nul supplice ne pourraient nous arracher le reniement de notre foi ; notre imagination nous représente volontiers à nos propres yeux dans une attitude de héros ; mais quand le moment vient de passer aux actes, la chose prend un tout autre aspect, la fumée se dissipe et les véritables dispositions du cœur se dévoilent. Combien, pour un mal beaucoup moins redoutable que la mort, comme la perte de la situation, la privation d'un honneur ou d'un avancement, en a-t-on vus s'abaisser à des lâchetés que réprouvait leur conscience de chrétiens !

Ne nous étonnons donc pas de voir sainte Julitte suivre une pareille ligne de conduite, mais louons-la plutôt de la prudence qu'elle fait paraître en cette circonstance. Elle sait que par nature elle est faible, peut-être craint-elle pour son fils plus encore que pour elle-même, peut-être aussi a-t-elle déjà assisté au supplice de quelque chrétien. Craignant de défaillir, elle adopte un parti moins glorieux, mais plus sûr.

Il est des cas, m. f., où nous devons imiter son exemple : d'une manière générale, c'est quand il s'agit des occasions de péché. Nous sommes déjà environnés d'assez de périls pour que nous n'allions pas en chercher d'autres volontairement par notre témérité. Et pourtant, c'est là ce qui se passe tous les jours : l'un ne veut pas cesser la lecture d'un mauvais journal ou de brochures licencieuses ; l'autre a noué amitié avec des camarades débauchés en compagnie desquels il se plaît, il fréquente les cabarets, les spectacles malsains, il sort le soir sans dire à ses parents où il va. Qu'une voix autorisée leur rappelle le danger ; ils s'écrieront qu'ils n'ont rien à craindre ; intérieurement ils penseront que là où les autres ont succombé ils resteront debout : faire attention, c'est bon pour d'autres ; ils sont, eux, d'une autre espèce. Quoi d'étonnant, alors, à ce qu'on ait à déplorer des chutes lamentables ?

Demandez à cette jeune fille qui s'apprête à contracter mariage avec un impie pourquoi elle risque ainsi sa foi et sa vertu par une alliance funeste : elle répondra qu'elle convertira son mari ou tout au moins qu'elle saura garder la liberté de ses pratiques religieuses. Elle ne se doute pas qu'il est bien plus facile de changer en mal qu'en bien. Parents et jeunes gens chrétiens,

réfléchissez bien avant de conclure des mariages. Que votre choix soit dicté surtout par les qualités morales, et non pas seulement par les biens matériels !

S'exposer de son plein gré, c'est faire preuve de présomption. Dieu se doit de confondre cet orgueil qui se croit si sûr, en retirant les secours de sa grâce. La nature humaine, laissée à ses seules forces, ne tarde pas à donner sa mesure : pensez à S. Pierre qui, le soir du Jeudi Saint, promettait de suivre son Maître jusqu'à la mort et qui, peu d'heures après, le reniait jusqu'à trois fois.

II

Par contre, lorsque nous nous trouvons, par le jeu des circonstances ou par devoir, engagés, sans que nous l'ayons cherché, dans le péril, la situation se renverse. Dieu se doit encore d'intervenir, mais cette fois en notre faveur. Il nous l'a promis par la bouche de S. Paul qui disait aux Corinthiens : « Dieu ne souffrira pas que vous soyez tentés au-dessus de vos forces. » (I Cor., x, 13). Par conséquent, ou bien il diminuera la violence de l'épreuve, ou, ce qui lui permettra de donner une récompense plus belle, il laissera les puissances du mal déployer toute leur fureur, mais il versera dans l'âme qui veut lui demeurer fidèle une énergie capable de les vaincre. S'il le faut, il fera de véritables miracles et l'on sera témoin d'actes héroïques qui dépassent manifestement ce qu'on était en droit d'attendre de la nature.

C'est ce qui nous explique l'attitude de S. Cyr et de sainte Julitte devant leur persécuteur. Malgré les précautions prises par cette dernière, tous deux sont arrêtés alors qu'ils pénétraient dans la ville de Tarse. On les amène devant le gouverneur Alexandre pour y être jugés. S'ils veulent avoir la vie sauve, ils devront renoncer à leur religion en brûlant de l'encens sur l'autel des idoles.

Vous devinez, m. f., combien l'aspect du tribunal est capable d'inspirer la terreur. Celui qui le préside est un homme que l'on sait inaccessible à la pitié ; à côté de lui sont des assesseurs au visage sévère, plus loin les soldats et les bourreaux auprès des instruments de supplice dont la seule vue donne le frisson. Une foule s'y presse, où se trouvent quelques amis, mais aussi des païens bien plus nombreux, venus pour satisfaire leur haine des chrétiens par le spectacle du sang versé. Devant cette assemblée imposante, voici les accusés : une jeune femme de noble origine, habituée par suite aux raffinements du luxe, et un petit enfant de trois ans, tout ce qu'on peut imaginer de plus désarmé par nature devant la souffrance. Quels rudes assauts va subir leur foi ! On les presse d'abord par des paroles : on leur promet la vie sauve et même sans doute des marques d'honneur s'ils apostasient, puis soudain on passe aux menaces les plus terribles. Dans l'assistance, les uns raillent l'entêtement de ces chrétiens qui sacrifient leur vie pour un Dieu qu'ils n'ont jamais vu, d'autres profèrent des clameurs de mort, d'autres enfin, pris de pitié, supplient les martyrs de faire le geste qui sauvegardera des existences pleines de si riantes perspectives.

Ainsi l'amour instinctif de la vie, la timidité naturelle, la crainte des tourments, les sollicitations du dehors, tout s'unit pour faire fléchir la constance de nos saints. Julitte tremble pour son fils auquel elle voudrait épargner la souffrance, et de son côté le jeune Cyr est l'objet de sollicitations spéciales. Comptant sur la frivolité de son âge, le gouverneur lui prodigue les flatteries et les caresses. Il y a là plus qu'il n'en faudrait pour amollir les courages les mieux trempés, mais la grâce de Dieu veille. Où les forces humaines devaient succomber, elle va provoquer une victoire éclatante.

A toutes les questions qu'on lui fait, Julitte répond par ces seuls mots qui constituent son arrêt de mort : « Je suis chrétienne. » On la frappe avec des nerfs de bœuf ; elle reste inébranlable. Non loin d'elle, son fils est pareillement insensible à toutes les cajoleries qu'on lui fait pour le séduire. Sans cesse il tend en pleurant les bras vers sa mère, sans cesse il se débat désespérément pour aller la rejoindre et partager son sort ; il égratigne même le visage du gouverneur et lui donne des coups de pied. Quand Julitte, au milieu de ses tourments, répète : « Je suis chrétienne, » il dit à son tour : « Je suis chrétien. » Enfin le juge, hors de lui-même, le prend par un pied et lui fracasse la tête contre les marches du tribunal.

A cette vue, le cœur de Julitte frémit, mais loin de s'attrister elle trouve la force de remercier Dieu d'avoir accordé à son fils la grâce du martyre. La joie qu'elle témoigne augmente encore la fureur du juge. Il commande qu'on lui déchire les flancs avec des ongles de fer et qu'on lui verse sur les pieds de la poix fondue. Enfin, voyant que tous ses efforts restent inutiles, il lui fait trancher la tête. Ainsi l'âme de Julitte, libérée des liens du corps, monte au ciel pour y rejoindre celle de son fils. Après un bref combat, ils vont ensemble jouir éternellement de leur triomphe, dans la société de Dieu et des Saints.

M. f., nous ne sommes pas obligés à de si rudes sacrifices pour conserver notre foi. De tout temps, sans doute, il y a eu des martyrs, comme il en advint lors de la Révolution française ou, plus près de nous, au Mexique en ces dernières années, mais actuellement notre pays jouit d'une certaine paix religieuse. Si nous n'avons pas à verser notre sang, nous devons du moins être prêts à le faire si les circonstances l'exigeaient. Savons-nous d'ailleurs ce que l'avenir nous réserve ? On aurait à coup sûr étonné bien des gens au XVIII[e] siècle en leur annonçant qu'ils mourraient sur l'échafaud : tout paraissait alors si calme ! Aujourd'hui, avec les maux accumulés par la guerre, avec les théories communistes qui s'affichent ouvertement, nous pouvons craindre d'assister aux pires bouleversements de l'ordre social. Or l'expérience montre que dans ces circonstances les passions antireligieuses

sont soigneusement attisées. S'il le fallait, avec la grâce de Dieu, nous marcherions sur les traces des martyrs.

Ce n'est pas là cependant le seul devoir que nous impose notre foi. Il en est d'autres, d'ordre plus pratique. Le premier, bien entendu, est de croire à toutes les vérités que Dieu a révélées et que l'Eglise nous propose, mais il ne suffit pas de le faire intérieurement, en son particulier ; il faut que notre croyance se manifeste au dehors. C'est pourquoi notre second devoir est de professer publiquement notre foi.

Sur ce terrain, très probablement, nous ne trouverons pas d'ennemis qui en voudront à notre vie, mais il en est certainement d'autres qui nous combattront avec une arme dangereuse, celle du ridicule. « Comment ? vous dira-t-on, vous allez à la messe et autres offices, vous y chantez, vous faites vos Pâques ? Mais cette dévotion est indigne d'hommes indépendants, vous vous mettez sous la tutelle du clergé ! Aujourd'hui personne ne pratique plus ! » Souvent aussi vous entendrez attaquer les dogmes ou les ministres de l'Eglise. Vous devrez alors vous souvenir que vous êtes chrétiens. N'imitez pas ceux qui, par respect humain, désertent le chemin de l'église ou restent muets devant les ricanements des impies. Notre-Seigneur a dit : « Celui qui rougira de moi devant les hommes, moi aussi je rougirai de lui devant mon Père. » Quelle effrayante menace ! Ainsi donc, quand nous paraîtrons devant le tribunal de Dieu, saisis d'effroi à la vue de nos péchés, nous verrions Jésus ne pas oser nous reconnaître pour siens ! En cet instant où, selon une strophe du *Dies iræ,* nous ne saurons quoi dire parce qu'à peine le juste est en sécurité, et nous chercherons un avocat, nous verrions notre seul intercesseur possible, Jésus, se détourner de nous ! Comme il vaut mieux, m. f., braver les bavardages des hommes ! D'ailleurs, il ne faut pas s'en effrayer d'avance ; si nous nous montrons fermes, si nous arborons fièrement notre drapeau, on s'inclinera devant nous, on nous estimera ; car on ne méprise que les poltrons.

Enfin il ne faut pas hésiter à s'imposer, le cas échéant, quelques sacrifices pour la conservation et la propagation de la foi autour de vous : sacrifices d'argent pour soutenir les œuvres nombreuses qui sollicitent votre générosité et surtout pour assurer l'éducation chrétienne de vos enfants, sacrifices de temps et de travail pour concourir à la bonne marche des associations catholiques. Qui dira le mérite de ces existences qui se dépensent goutte à goutte au service de Dieu et des âmes ? Tandis que les martyrs ont donné leur vie en une seule fois, en un instant très court, elles la donnent en détail, au prix d'une patience inlassable, et ce sacrifice sans cesse renouvelé monte vers Dieu comme un encens d'agréable odeur.

* *

On raconte que sainte Lutgarde, dont l'Eglise célébrait récemment la fête, avait un tel désir du martyre qu'elle se rompit une veine près du cœur, ce qui lui fit verser beaucoup de sang. Notre-Seigneur lui apparut et l'assura qu'elle aurait au ciel une récompense semblable à celle de sainte Agnès.

Nous aussi, m. f., ayons le désir d'être des martyrs, au moins dans le sens étymologique du mot, c'est-à-dire des témoins de Jésus-Christ, affirmant par des paroles et des actes la vérité de sa doctrine et de sa religion. Par là, même sans avoir versé notre sang, nous mériterons une récompense semblable à celle de S. Cyr et de Ste Julitte. Ainsi soit-il.

LES FÊTES DE L'EGLISE

LXV

L'OFFICE DE LA PENTECÔTE

Les mêmes cérémonies se célèbrent à la vigile de la Pentecôte qu'au Samedi Saint, mais on ne lit que six prophéties, sans doute parce que le nombre des catéchumènes était moindre qu'à Pâques. Le cierge pascal reparaît pour un instant, rappelant que Jésus est la lumière du monde, puis il s'éteint jusqu'aux joies pascales de l'année suivante.

I

La Pentecôte s'appelait au moyen âge « la Pâque des roses, » parce que les langues de feu qui descendaient sur la tête de chacun des Apôtres ressemblent à des pétales de roses. Dans les basiliques, on lançait des colombes qui planaient au-dessus des fidèles, comme l'Esprit-Saint au-dessus de Jésus qui venait d'être baptisé par S. Jean-Baptiste. L'Eglise a adopté pour la Pentecôte la couleur rouge, la couleur de la charité, parce que le Saint-Esprit est l'amour du Père et du Fils et qu'il embrase les cœurs des fidèles comme avec des flammes de feu.

L'hymne de la Pentecôte est le *Veni, Creator,* aux paroles profondes et aux amples mélodies, attribué à Charlemagne. Il a été introduit dans la liturgie au XIe siècle par S. Hugues, abbé de Cluny, et on le chante non seulement à Vêpres, mais à Tierce, à l'heure où le Saint-Esprit descendit, ébranlant le Cénacle, pendant que les Apôtres étaient en prière.

Ecoutons l'Introït, où l'Eglise laisse éclater son enthousiasme et son amour en accents qui vous remuent l'âme. Il célèbre les langues : « L'Esprit du Seigneur a rempli tout l'univers, toute la terre, et lui qui embrasse toutes choses, possède la science du langage » (Sap., I, 7). « Que Dieu se lève et que ses ennemis soient dispersés ! Que ceux qui le haïssent fuient devant sa face ! » (Ps. LXVII, 1).

L'Esprit-Saint désormais dirige et gouverne l'Eglise. Il sait parler et il va communiquer cette science aux Apôtres. Ils n'ont aucune science humaine, mais ils parlent sous son inspiration ; ils feront entendre un langage puissant, irrésistible, qui confondra les ennemis de Dieu.

La Collecte nous montre les cœurs éclairés par la vive lumière du Saint-Esprit. Cette lumière ré-

vèle la vérité et la beauté de Dieu. L'Eglise demande de plus pour les fidèles « qu'ils goûtent ce qui est bien » et qu'ils jouissent toujours des consolations apportées par le Paraclet.

Puis l'Epître raconte, par la plume de S. Luc, les scènes merveilleuses de la Pentecôte, qui sont comme les débuts du Saint-Esprit dans la vie de l'Eglise : les fidèles réunis au Cénacle, le vent violent, les langues de feu, les Apôtres qui ne connaissent que le langage méprisé des Galiléens et qui se font entendre dans les langues « de toutes les nations qui sont sous le ciel. »

Alors les fidèles se mettent à genoux et chantent cette prière : « Envoyez votre Esprit et qu'il opère en nos âmes une création nouvelle. Vous renouvellerez alors la face de la terre. Venez, ô Saint-Esprit, remplissez les cœurs de vos fidèles et allumez en nous le feu de votre amour ! »

L'Eglise ne contient plus sa prière ni sa reconnaissance à son céleste guide, qui désormais ne cessera de l'assister, de la fortifier, de la réjouir ; et elle entonne cette séquence admirable, cette hymne, œuvre, dit-on, d'Innocent III, où chaque parole est un cri d'amour, un chant doctrinal, une révélation :

« Venez, ô Saint-Esprit, et envoyez du ciel sur nous un rayon de votre lumière. Venez, père des pauvres, venez, distributeur des dons, venez, lumière des cœurs, consolateur souverainement bon, doux hôte de l'âme, doux rafraîchissement, repos dans le travail, abri dans les ardeurs brûlantes, consolation dans les pleurs. O lumière bienheureuse, remplissez de votre clarté vos fidèles, faites-la pénétrer jusqu'au fond le plus intime des cœurs. Sans votre divin secours, il n'y a rien dans l'homme, il n'y a rien d'innocent en lui. Lavez ce qui est souillé, arrosez ce qui est aride, guérissez ce qui est meurtri. Fléchissez ce qui est trop rigide, réchauffez ce qui est froid, ramenez au droit chemin ce qui dévie. Sur vos fidèles qui mettent en vous leur confiance, répandez vos sept dons, donnez-leur le mérite de la vertu, l'heureuse issue du salut, la joie éternelle. »

Cette hymne est une poésie élevée en l'honneur du Saint-Esprit, où l'intelligence, le cœur et l'imagination trouvent de célestes aliments. C'est aussi un véritable traité du Saint-Esprit, dont chaque vers forme le titre d'un chapitre.

L'Evangile est emprunté au discours après la Cène : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui et nous ferons en lui notre demeure. Celui qui ne m'aime pas ne garde pas mes paroles, or la parole que vous avez entendue n'est pas la mienne, c'est celle de mon Père qui m'a envoyé. Je vous ai dit ceci lorsque je demeurais avec vous, mais le Paraclet, l'Esprit-Saint, que le Père enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses et vous rappellera tout ce que je vous ai dit. Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix. Je vous la donne, mais non pas comme le monde la donne. Que votre cœur ne se trouble et ne s'effraie point. Vous avez entendu que je vous ai dit : « Je m'en vais et je reviens à vous. » Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je vais au Père, parce que le Père est plus grand que moi. Je vous dis ces choses avant qu'elles arrivent, afin que, quand elles seront arrivées, vous croyiez. Je ne m'entretiendrai plus guère avec vous, car le Prince de ce monde vient, mais il n'a rien en moi. J'ai dit ces choses afin que le monde sache que j'aime le Père et que j'agis suivant le commandement qu'il m'a donné. » (Jo., XIV)

Quoi de plus délicieux que ces paroles qui concernent le Saint-Esprit ? Quel bonheur dans une âme qu'habite la Sainte Trinité ! De quelle paix profonde elle jouit, et quelle différence entre cette paix, cette paix de cristal en quelque sorte, et la paix trouble du monde ! L'action de la Sainte Trinité est bien définie. C'est le Père qui commande, qui envoie, le Père qui est plus grand que le Fils parce qu'il s'agit du Fils en tant qu'homme, mais s'il envoie le Saint-Esprit, c'est « au nom du Fils. »

L'Eglise exprime sa joie en cette fête surtout dans la Préface : « Le Christ Notre Seigneur est monté au-dessus de tous les cieux, s'est assis à la droite de Dieu, et c'est de là qu'il répand aujourd'hui sur ses enfants d'adoption l'Esprit-Saint qu'il avait promis. C'est pourquoi, dans tout l'univers, le monde est plein de joie. »

La Communion chante le vent impétueux du Cénacle et les Apôtres remplis de l'Esprit-Saint, qui publient les merveilles de Dieu : *magnalia Dei*. Les fidèles quittent ensuite l'église, le cœur plus pénétré d'amour de Dieu, l'âme remuée jusqu'en son fond par cette tempête de grâces et de dons célestes, et résolue à se laisser conduire par les inspirations du Saint-Esprit, afin de garder la paix que le monde ignore et qui fait la félicité intime de l'âme chrétienne.

II

C'est sans doute le jour de la Pentecôte que Pierre, entouré des Apôtres, célébra pour la première fois les mystères divins, que, pour la première fois encore, la Sainte Vierge s'unit à son divin Fils en recevant la Sainte Eucharistie. Les Apôtres communient aussi de la main de leur chef ; la hiérarchie est constituée, et le Cénacle est un autre ciel ; les âmes sont d'autres Cénacles que considèrent les anges, admirant ces merveilles de Dieu dont ils n'ont pas encore été témoins.

Les Vêpres les redisent, en racontant l'histoire de la Pentecôte :

« Quand les jours de la Pentecôte furent accomplis, tous les disciples étaient réunis dans un même lieu. — L'Esprit du Seigneur remplit la terre entière. — Ils furent tous remplis de l'Esprit-Saint et commencèrent à parler. »

La liturgie interrompt ce chant pour célébrer le Saint-Esprit qui est la fontaine, la source des grâces divines, et les Apôtres qui se baignent dans ces eaux pures pour les aller répandre partout : « Fontaines, et vous tous, poissons qui vous ébattez dans les eaux, chantez une hymne à Dieu. »

Or pour les répandre, « ils parlaient en diverses langues, redisant les merveilles de Dieu. »

Le chœur entonne alors l'*In exitu*, comme le jour de Pâques, pour célébrer le bonheur des néophytes qui sont délivrés de la servitude et qui ont passé la Mer Rouge. Ils goûtent aussi « la paix de Dieu, » et comme ils méprisent les idoles, les plaisirs terrestres, les passions qui les ont si longtemps retenus et ensorcelés !

Le Capitule récité, le peuple s'agenouille pendant que monte vers le ciel la première strophe du *Veni, Creator, Spiritus*, où l'on entend, sous les voûtes émues, comme le bruit du vent frémissant qui remua tout le Cénacle. C'est le Saint-Esprit qui passe sur l'assemblée, l'Esprit créateur, qui crée les cœurs purs, le Paraclet qui console, « source d'eau vive, feu, amour, onction spirituelle, doigt de la main du Père et promis par lui. »

Marie enfin fait entendre son cantique *Magnificat*, qui dans cette fête nous suggère des pensées de foi et d'apostolat exprimées par la belle antienne qui suit : « Aujourd'hui sont accomplis les jours du temps de la Pentecôte. Aujourd'hui l'Esprit-Saint a apparu aux disciples sous la forme du feu et il a répandu en eux la richesse de ses dons. Il les a envoyés dans le monde entier prêcher et rendre témoignage. Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé. »

Voilà ce que chante Marie, en remerciant Dieu qui continue de faire en elle de si grandes choses, car elle a reçu le Saint-Esprit dans sa plénitude. La prière de l'Ascension a été exaucée : « *Ne derelinquas nos orphanos.* » Les âmes ne sont plus orphelines, le Paraclet se répand dans l'univers, comme un vent impétueux et doux qui réchauffe et fortifie. Marie, docile à l'inspiration divine, envoie les Apôtres dans tout l'univers, suivant la parole de son Fils. Le feu céleste consumera l'ivraie, détruira le péché dans les âmes, la foi sera prêchée, elle rayonnera partout, elle sauvera les âmes de bonne volonté.

LXVI

LA FÊTE DE LA TRÈS SAINTE TRINITÉ

Jésus avait dit à ses Apôtres : « Allez, enseignez toutes les nations, baptisez-les au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. » (Matth., XXVIII, 19). Et ils commencent à enseigner le jour même de la Pentecôte, au nom de la Sainte Trinité. Il était donc naturel que l'Eglise établît en l'honneur de la Sainte Trinité une fête, tout après la Pentecôte.

I

Cette institution ne se fit pas tout de suite. D'abord il parut sans doute inutile de célébrer une fête pour glorifier la Sainte Trinité, dont le souvenir était constant dans l'âme des fidèles. On faisait tout au nom de la Sainte Trinité, tout geste était sanctifié par elle, tout acte s'accomplissait au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, et, les dimanches, après chaque psaume, retentissait la formule vénérée : « Gloire au Père et au Fils et au Saint-Esprit. » D'ailleurs, jusqu'à l'an mille, le nombre des fêtes consacrées aux saints était assez restreint, et l'on pouvait dire que tous les dimanches étaient dédiés à la Sainte Trinité.

Alcuin, l'illustre maître appelé d'Angleterre par Charlemagne pour instruire la haute société de son temps, avait le sens profond de la liturgie. Sur l'inspiration peut-être de S. Boniface, le grand apôtre des Germains, il composa une messe votive en l'honneur de la Sainte Trinité, pour venir en aide à la dévotion privée et pour rappeler aussi que le dogme de la Sainte Trinité est le dogme fondamental de la religion catholique. Cette pensée fut goûtée, et nous voyons la dévotion à cette messe s'introduire en Belgique et en Allemagne dès le xe siècle.

Etienne, évêque de Liège, institua solennellement cette fête en 920 et fit composer un office de la Sainte Trinité. Les grands Ordres religieux s'empressèrent d'accueillir cette idée, Cluny d'abord, puis Cîteaux. Comme il arrive souvent, Rome ne fit que consacrer une dévotion populaire. Elle laisse ordinairement toute liberté au peuple de manifester sa piété, se réservant d'approuver, s'il y a lieu, ou de réprimer les abus, les écarts, s'il s'en présente.

Le pape Alexandre II (1061-1073) l'approuva spontanément dans une décrétale, où il expliquait pourquoi Rome l'acceptait. C'est parce que cette fête était répandue dans toute l'Eglise, et que, de fait, cette dévotion était partout reconnue, puisque partout, chaque dimanche et dans tous les offices, on répétait, on chantait ces paroles : « *Gloria Patri et Filio et Spiritui Sancto.* »

Certaines Eglises la fixèrent au premier dimanche, d'autres au dernier dimanche après la Pentecôte ; mais bientôt on demeura d'accord pour la célébrer le premier dimanche, parce que, tout après la Pentecôte, les Apôtres commencèrent leur prédication. Il y avait en effet entre les deux fêtes une connexion logique.

Enfin, vers 1330, le pape Jean XXII, par un décret, acceptait officiellement la fête et l'étendait à toutes les Eglises.

Cette fête était nécessaire. L'Eglise était alors maîtresse de ses destinées, et elle jouissait d'une autorité qu'elle n'a pas connue depuis. Elle était pleinement formée et faisait comme le recensement de ses trésors. Sa doctrine était fixée par les travaux des grands scolastiques, comme S. Thomas et S. Bonaventure, qui étaient des hommes de haut génie. Elle instituait des fêtes pour ses saints ; pouvait-elle laisser de côté la Sainte Trinité, la source de toute sainteté ?

C'est le grand dogme chrétien. Les Juifs le connaissaient à peine. Ils en avaient deviné quelque chose dans la Sainte Ecriture. Dieu, en effet, avant de créer Adam, avait dit : « *Faisons* l'homme à notre image et à notre ressemblance. » Surtout ils avaient médité la vision d'Isaïe, où les Séraphins

se criaient l'un à l'autre : « Saint, Saint, Saint est le Seigneur Dieu des armées, la terre est pleine de sa gloire » (Is., VI) et ils se demandaient pourquoi ce mot « Saint » était répété trois fois. Mais il fallait que le Sauveur vînt l'expliquer aux hommes. Jusque-là, parmi l'adoration presque universelle d'une multitude de dieux, l'Ecriture s'appliquait à établir l'idée de l'unité divine, pour conserver aux hommes cette précieuse vérité. Jésus découvre tout le mystère. Lui, il est le Fils, envoyé par le Père et qui fait la volonté du Père. « Nul ne connaît le Père, si ce n'est le Fils et celui à qui il a plu au Fils de le révéler. » (Matth., XI, 27). Le Père et le Fils envoient ensuite aux hommes le Saint-Esprit qui procède du Père et du Fils. Voilà la grande lumière, qui demeure un grand mystère, car qui peut comprendre et sonder l'essence infinie de Dieu ? Surtout qui peut la définir ? Car pour définir une chose, il faut la comprendre.

II

Dieu s'est chargé de se définir lui-même, puisque nous sommes impuissants à le faire. Un jour il parle à Moïse, auprès du buisson ardent de l'Horeb. Il lui dit : « J'ai vu l'affliction de mon peuple. Va trouver Pharaon et dis-lui de rendre la liberté aux fils d'Israël. » — « J'irai, répond Moïse, mais si l'on me demande quel est votre nom, que dirai-je ? » — Dieu lui dit : « Je suis Celui qui est. Tu diras aux fils d'Israël : « Celui qui est m'a envoyé vers vous. » (Ex., III).

Définition étonnante pour le philosophe qui veut la creuser : Dieu est l'Etre. L'Etre c'est le beau, le bien, le vrai, l'unité. Nous ne sommes pas l'être, car nous sommes un foyer de mal, de division, de mensonge. Nous sommes de l'être, un mélange d'être et de néant. Dieu seul est l'être parfait, indépendant, infini. S'il n'était pas infini, il ne serait pas l'être. Le mal, le fini, l'erreur, tout cela c'est la négation de l'être.

Dieu est donc l'être infini, infiniment bon, infiniment puissant. Dans sa bonté et sa puissance, il a voulu communiquer l'être et la vie à des créatures. Il a fait le ciel et la terre pour chanter sa gloire, il a fait l'homme pour l'adorer et l'aimer. Il a voulu que tout être pût produire son égal et que l'homme eût une famille.

Cette idée traditionnelle, les païens l'avaient gardée tout en la dénaturant. C'est pourquoi ils avaient peuplé leur Olympe de dieux. Ces dieux étaient vicieux, sanguinaires, ridicules, si l'on veut, mais du moins ils formaient une société.

Notre Dieu a créé, en dehors de lui, les hommes, les cieux, les étoiles, les espaces immenses, le soleil qui nous éclaire et nous réjouit. Tout cela nous ravit, et nous adorons le Créateur de ces merveilles, nous le voyons dans ses créatures. Mais les créatures ne sont que des effets ; nous les admirons, nous les regardons du dehors, nous contemplons l'Etre infini qui s'y reflète comme dans un miroir. Mais cela ne nous suffit pas : nous voulons connaître la cause elle-même.

Quelle est-elle ? Comment la découvrir, la voir ? Demeure-t-elle solitaire et triste dans sa majesté sévère, dans des régions inaccessibles même à notre pensée ? Est-il seul ou vit-il en famille ? Lui qui a donné à l'homme le bienfait de la famille, se serait-il refusé à lui-même ce bienfait ? Nous comprenons l'unité de la nature divine. Il ne faut qu'un maître, qu'un chef, qu'un créateur. Mais n'a-t-il pas un foyer où se garde cette adorable unité dans une sorte d'intérieur divin dont le nôtre est une pâle, mais douce image ?

Oui, cet intérieur existe, c'est la Sainte Trinité. Et cette Trinité ne brise pas l'unité divine.

Dieu, en effet, de toute éternité s'est contemplé lui-même, il s'est vu dans la plénitude de sa beauté, de sa perfection, comme je vois ma pensée. Il a produit sa pensée, comme je produis la mienne, qui est à la fois distincte de moi et qui est moi. Elle prit corps en quelque sorte, elle était Dieu et distincte de Dieu, belle comme lui, égale à lui, si bien que le Père peut dire à cet Etre infini : « Vous êtes mon Fils, car je vous ai engendré aujourd'hui, » c'est-à-dire de toute éternité. Voilà bien deux personnes distinctes, quoique ayant une même nature, l'intelligence et la pensée, le Père et le Fils.

Le Père et le Fils se contemplent, un élan infini d'amour les unit. Ils se disent leur amour, leur amour tout-puissant, inexprimablement doux, amour substantiel, qui va du Père au Fils et du Fils au Père, qui vient du Père et du Fils, et qui est distinct de l'un et de l'autre. Cet amour, réalité parfaite, ineffable, c'est le Saint-Esprit. Et jamais le Père n'a été sans le Fils, car il a contemplé et conçu de toute éternité sa pensée ; et jamais le Père et le Fils n'ont été sans le Saint-Esprit, car ils n'ont jamais pu se voir, se connaître sans s'aimer.

Le mystère de la Sainte Trinité est profond, comme la nature divine elle-même, c'est pourquoi notre raison doit s'incliner sans comprendre. Tout ce qu'elle en comprend est beau et grand, et elle n'y perçoit aucune contradiction : elle n'y perçoit que d'admirables convenances.

Aussi bien, ce mystère, Dieu l'a écrit en caractères lumineux dans toute la création, tel un ouvrier qui grave sa marque de fabrique sur toute œuvre sortie de ses mains. Dans la création, il y a trois sortes d'êtres, l'esprit pur, la matière pure, l'esprit uni à la matière. Dans le temps, trois termes : le présent, le passé et le futur. Mais c'est dans l'homme surtout que nous retrouvons une analogie avec la Sainte Trinité, car dans son âme se trouvent l'idée et l'amour, fruits de l'intelligence et de la volonté : l'idée appelée encore « verbe mental, » l'amour, complaisance dans l'objet contemplé par la pensée.

La marque divine apparaît enfin dans la famille. Le père, c'est la pensée prudente et grave, la mère l'affection et le dévouement, et le terme de leur amour, c'est l'enfant. Ne voyez-vous pas encore ici l'image de la Sainte Trinité qui plane sur cette intimité, qui protège, consacre et bénit la famille ? Ne nous étonnons pas que les joies les

plus douces, les plus vraies et les plus durables en ce monde soient là, car c'est là que resplendit l'image la plus complète de la bienheureuse Trinité : *O beata Trinitas !*

POUR LA FÊTE DE LA PENTECOTE
(Plans)

I

LA PREMIÈRE DESCENTE DU SAINT-ESPRIT

Elle nous est racontée par les *Actes des Apôtres* (lire la traduction de l'Epître du jour). Ce récit fait mention : 1° des circonstances extraordinaires qui ont accompagné la venue du Saint-Esprit ; — 2° de la venue elle-même du Saint-Esprit ; — 3° des effets miraculeux qui suivirent.

I

Les circonstances extraordinaires qui ont accompagné la descente du Saint-Esprit sont l'audition d'un bruit et la vision de langues de feu.

1. Elles symbolisent la nature et les effets du Saint-Esprit.

a) C'est un Esprit de *force :* les Apôtres, jusque-là timides et lâches, ont désormais le courage de prêcher ouvertement Jésus crucifié. Détails dans les *Actes*.

b) C'est un Esprit de *lumière :* les Apôtres n'ont pas toujours très bien compris l'enseignement de Notre-Seigneur. Celui-ci le leur a plus d'une fois fait remarquer. Désormais leur prédication reproduit avec exactitude et clarté les leçons du Maître.

c) C'est un Esprit de *charité* (symbolisé par la flamme). Jusqu'alors, préoccupés d'intérêts assez mesquins, les Apôtres parlent et agissent désormais par amour pour le Sauveur et pour les âmes.

2. Pourquoi ces manifestations extraordinaires qui n'accompagneront pas dans la suite la venue du Saint-Esprit dans les âmes ?

a) Pour fortifier la foi des Apôtres et des premiers chrétiens.

b) Aujourd'hui ces miracles ne sont plus utiles, car il y en a d'autres qui les remplacent : la rapide propagation de la foi et la rapide extension de l'Eglise, les fruits de sainteté opérés dans les âmes par le Saint-Esprit, etc.

II

Les Apôtres se sont préparés à la venue du Saint-Esprit en suivant docilement les conseils du Maître.

1. Ils ont attendu avec confiance sa visite.

2. Ils se sont tenus, au Cénacle, à l'écart du monde. Le recueillement est une condition indispensable à la visite fructueuse du Saint-Esprit.

3. Ils ont persévéré dans la prière : « Demandez et vous recevrez. » Si les dons du Saint-Esprit sont entièrement gratuits, Dieu veut néanmoins nous laisser une part de mérites dans leur réception en subordonnant celle-ci à notre demande.

4. Ils sont restés unis à Marie. C'est une croyance universelle dans l'Eglise, croyance qui sera probablement un jour définie comme article de foi, que Marie est Médiatrice universelle.

III

Les effets miraculeux qui suivirent la descente du Saint-Esprit sont, avec ceux que nous avons déjà indiqués au paragraphe premier, le don des langues et les nombreuses conversions. Si ces effets ne revêtent plus aujourd'hui le même caractère miraculeux, ils n'en persistent pas moins.

1. Le Saint-Esprit accorde aux prêtres qui le reçoivent dans l'ordination la grâce de faire comprendre aux âmes les plus diverses les enseignements de la foi.

2. Le Saint-Esprit produit dans les âmes des fruits nombreux de conversion. Ce ne sont pas les efforts des prédicateurs ni les mérites personnels des auditeurs qui opèrent ces conversions. C'est le Saint-Esprit qui agit dans les âmes, tout en se servant des intermédiaires qu'il s'est choisis à cet effet.

* *

La dévotion au Saint Esprit est souvent un peu laissée de côté par les fidèles. C'est surtout à Jésus et au Père qu'ils s'adressent. Mieux renseignés sur l'action puissante du Saint-Esprit dans les âmes, n'oublions pas, nous qui l'avons reçu spécialement au baptême et à la confirmation, de le remercier et de l'invoquer pour développer en nous les fruits de cette action.

II

LE RÔLE DU SAINT-ESPRIT DANS NOS AMES

L'Incarnation et la Rédemption sont l'œuvre de la seconde personne de la Sainte Trinité. Toutes les autres grâces sont l'œuvre commune des trois personnes. Cependant l'enseignement et la pratique de l'Eglise attribuent spécialement certaines de ces grâces à l'une ou à l'autre personne. Il est fait mention particulière du Saint-Esprit dans l'administration du baptême, de la confirmation et de l'ordre. Le rôle du Saint-Esprit est donc de donner aux âmes la vie surnaturelle, de la fortifier par l'abondance de ses dons et de donner aux ministres du culte les grâces nécessitées par leur vocation.

Comment aiderons-nous le Saint-Esprit à remplir son rôle dans nos âmes ?

1° En gardant à tout prix en nous la vie surnaturelle qu'il y a déposée ; — 2° en faisant de fréquents appels au Saint-Esprit pour qu'il développe en nous cette vie et qu'il écarte les obstacles à ce développement ; — 3° en fournissant, sous l'inspiration du Saint-Esprit, un aliment fréquent et abondant à notre vie surnaturelle.

I

Puisque le Saint-Esprit a choisi lui-même le symbole du feu pour se manifester à la première Pentecôte, utilisons cette comparaison.

1. La première condition pour que la flamme puisse se développer, c'est qu'il existe un feu réel. La première condition pour que la flamme du Saint-Esprit se développe en nous, c'est qu'il existe d'abord un foyer de vie surnaturelle.

2. Cette vie nous a été donnée au baptême. Nous devons à tout prix la garder.

a) C'est la volonté de Dieu.

b) C'est l'intérêt de notre âme. L'âme qui perd cette vie surnaturelle risque la damnation éternelle. Elle perd le mérite des bonnes œuvres accomplies en état de péché grave.

3. Nous ne reculons devant aucun sacrifice pour préserver notre vie naturelle (ou vie du corps) ; c'est un souci légitime. Mais la vie surnaturelle a une valeur incomparablement supérieure. Nous devons donc lui sacrifier tout ce qui serait de nature à la compromettre. La parabole de la perle précieuse.

II

Pour entretenir et développer la flamme, il faut un appel d'air qui active le feu en écartant les cendres.

1. La vie surnaturelle est un don de Dieu. Elle ne peut être conservée et développée qu'avec sa grâce. D'où nécessité de faire de fréquents appels au Saint-Esprit, qui, comme l'indiquent et son nom et le symbole du vent, activera en nous cette vie.

2. L'activité de la flamme est gênée par la cendre. L'air écarte la cendre.

Le péché véniel est, comme la cendre pour le feu, un empêchement au développement de la vie surnaturelle. La cendre en s'accumulant finit par étouffer le feu ; le péché véniel, en se multipliant, étouffe partiellement la vie surnaturelle, et, en conduisant au péché mortel, risque de l'éteindre complètement. C'est avec l'aide du Saint-Esprit que nous concevrons les sentiments de contrition qui font disparaître le péché véniel et que nous en éviterons le retour.

III

Le feu demande à recevoir souvent un aliment : il faut mettre souvent du bois dans le foyer. La vie surnaturelle demande aussi un aliment fréquent : ce sont les actes de mortification et d'amour.

Notre lâcheté et notre dissipation nous empêchent souvent d'apporter cet aliment nécessaire. C'est le Saint-Esprit qui nous aidera à y penser et nous donnera la générosité de le faire, par ses dons de conseil et de force.

* *

Les sacrements de baptême et de confirmation nous confèrent un droit particulier à recevoir en temps utile le secours du Saint-Esprit. Mais nous ne recevrons ce secours qu'à la condition d'apporter à Dieu notre libre collaboration. Beaucoup d'âmes ne profitent guère des sacrements reçus, parce qu'elles refusent cette collaboration. Apportons-la désormais avec plus de générosité.

EXPLICATION DU CATÉCHISME

15e LEÇON

LES PASTEURS DE L'ÉGLISE

Q. 126. — *Qu'appelle-t-on pasteurs de l'Eglise ?*

R. — *On appelle pasteurs de l'Eglise ceux qui sont chargés de l'enseigner, de la gouverner et de lui communiquer la grâce.*

Le mot « pasteur » veut dire « berger. » Le propriétaire d'un troupeau confie ordinairement ce dernier à un berger qui est chargé de connaître les bons pâturages, d'y conduire le troupeau en évitant de le laisser s'arrêter dans les mauvaises pâtures, de le défendre contre les animaux nuisibles, tels que les loups, contre les voleurs, ou contre tout autre danger qui pourrait le menacer, et de veiller ainsi à l'entretien et au développement de la vie dans le troupeau.

Jésus-Christ a comparé son Eglise à un troupeau de brebis. Il est le chef de ce troupeau, dont il a confié le soin à des hommes choisis par lui, qui ont à remplir auprès des fidèles le même rôle que le berger auprès de son troupeau. Ces pasteurs doivent entretenir dans les âmes la vie surnaturelle. Cette vie consiste dans l'union à Dieu par la charité ; elle est donnée une première fois par le baptême ; mais, à partir du moment où, avec l'usage de la raison, l'âme devient capable de connaître Dieu et de pratiquer le bien, elle ne peut subsister que grâce à la connaissance et à l'acceptation par la foi des vérités révélées par Dieu, et à la pratique des vertus chrétiennes. Si elle vient à se perdre, elle peut être rendue par le sacrement de pénitence. Si elle est seulement affaiblie, elle peut être augmentée par le même sacrement de pénitence et par les autres sacrements.

Les pasteurs ont pour mission de donner la vie surnaturelle à l'âme, de la lui rendre ou de l'augmenter en elle, en lui administrant les sacrements ; d'aider la vie surnaturelle à subsister et à se développer, en enseignant aux fidèles les vérités à croire, en leur indiquant les moyens de pratiquer les vertus, en les mettant en garde et en les protégeant contre les dangers qui pourraient les menacer. C'est pourquoi l'on dit qu'ils communiquent la grâce, qu'ils enseignent et qu'ils gouvernent.

Q. 127. — *Quel est le pasteur suprême de toute l'Eglise ?*

R. — *Le pasteur suprême de toute l'Eglise est notre Saint-Père le Pape.*

Nous avons dit comment Jésus-Christ a établi S. Pierre chef de son Eglise. Depuis la mort de S. Pierre il y a toujours eu un chef suprême de toute l'Eglise, puisque telle était la volonté de son Fondateur. Ce chef suprême est le successeur de S. Pierre. On l'appelle Pape, c'est-à-dire Père, ou encore le Saint-Père, parce qu'il est le Père de tous les fidèles. Il habite Rome parce que c'est là que S. Pierre est venu s'établir. Son palais se nomme le Vatican. Le Pape est l'évêque de Rome et il possède un petit Etat qui s'appelle la Cité du Vatican.

Le Pape est nommé par les cardinaux, qui sont après lui les plus hauts dignitaires de l'Eglise. Il porte une soutane blanche et dans les cérémonies il est coiffé de la tiare.

Q. 128. — *Qu'est-ce que le Pape ?*

R. — *Le Pape est le vicaire ou représentant de Jésus-Christ, le successeur de S. Pierre et le chef visible de l'Eglise.*

Le Pape est le successeur de S. Pierre, car il a les mêmes pouvoirs que lui sur toute l'Eglise.

« Vicaire » signifie « qui tient la place de. » Le Pape tient la place de Jésus-Christ dans l'Eglise ; il représente Jésus-Christ auprès des fidèles.

L'Eglise a deux chefs : l'un que l'on ne voit pas, c'est son Fondateur, Jésus-Christ ; l'autre que l'on voit, qui parle et agit au nom de Jésus-Christ, c'est le Pape.

Q. 129. — *Le Pape peut-il se tromper quand il enseigne ?*

R. — *Non, le Pape ne peut se tromper quand il enseigne à toute l'Eglise ce qu'il faut croire ou pratiquer pour aller au ciel ; Dieu l'assiste alors pour qu'il soit infaillible.*

Puisque le Pape parle au nom de Jésus-Christ, il ne peut pas se tromper. En effet, s'il pouvait se tromper, ce serait au nom de Jésus-Christ que l'erreur serait enseignée, ce qu'on ne peut pas admettre ; et d'autre part les fidèles ne sauraient jamais s'ils sont dans la vérité ou dans l'erreur, dans le bon ou dans le mauvais chemin. Le Pape ne remplirait donc pas son rôle, qui est de conduire les brebis, c'est-à-dire les fidèles, dans les bons pâturages, c'est-à-dire dans le chemin de la vérité et du bien.

Pour que le Pape ne puisse pas se tromper, Jésus-Christ lui a promis qu'il le préserverait de toute erreur. « Tu es Pierre, lui a-t-il dit, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les puissances de l'enfer ne l'emporteront pas sur elle. » Si le Pape venait à se tromper, l'enfer l'emporterait sur lui et sur l'Eglise dont il est le chef.

Jésus a dit aussi à S. Pierre : « J'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille pas ; une fois converti, confirme tes frères dans la foi. » Les prières que nous faisons ne sont pas toujours exaucées, parce que nous sommes pécheurs, parce que nous prions mal ou parce que nous demandons des choses qui ne conviennent pas. Mais Jésus-Christ est la sainteté infinie ; ses prières sont faites avec une perfection absolue ; il ne peut demander que ce qui convient. Nous sommes donc sûrs que sa prière pour S. Pierre a été exaucée. Donc la foi de S. Pierre ou du Pape ne peut défaillir ; il ne peut pas enseigner l'erreur.

Remarquons toutefois que le Pape est assuré de ne pas se tromper seulement dans les conditions suivantes : 1° s'il parle comme chef de l'Eglise ; 2° s'il parle pour l'Eglise tout entière ; 3° s'il a l'intention d'obliger tous les fidèles à croire ce qu'il enseigne ; 4° s'il manifeste clairement cette intention. Les ennemis de l'Eglise nient souvent l'infaillibilité du Pape ou s'en moquent, parce qu'ils ne la comprennent pas. Ne nous laissons pas troubler par les sottises qu'ils débitent sur cette question.

Quand le Pape parle dans les conditions que je vient d'énumérer, on dit qu'il *définit* une vérité à croire. Mais il peut aussi parler dans d'autres circonstances : par des encycliques (ce sont des lettres adressées à tous les fidèles), par des lettres ou des allocutions qui ne s'adressent qu'à un groupe de fidèles. Si dans ces cas-là le Pape n'est pas assuré du privilège dont nous venons de parler, néanmoins il reçoit du Saint-Esprit des lumières spéciales et tous les fidèles doivent recevoir son enseignement avec respect et soumission.

Q. 130. — *Quels sont, après le Pape, les principaux pasteurs de l'Eglise ?*

R. — *Les principaux pasteurs de l'Eglise sont, après le Pape, les évêques, successeurs des Apôtres, que Dieu a chargés du soin spirituel des diocèses.*

Le Pape gouverne l'Eglise tout entière. Mais l'Eglise étant répandue sur toute la terre, le Pape ne pourrait pas s'occuper facilement, à lui seul, de tous les fidèles ; ils sont trop nombreux et beaucoup sont trop éloignés de lui. C'est pourquoi il y a d'autres pasteurs ou chefs qui commandent chacun à une partie des fidèles. Ce sont les évêques, qui ont été eux aussi établis par Notre-Seigneur, puisqu'ils sont les successeurs des Apôtres (cf. nos 116 et 117).

L'évêque reçoit du Pape la charge d'administrer une partie importante des fidèles au moyen d'une lettre qu'on appelle bulle. Quand l'évêque nommé est en possession de cette lettre, il reçoit d'un autre évêque la consécration épiscopale, qui lui donne des pouvoirs que le simple prêtre ne possède pas : il peut à son tour consacrer d'autres évêques, donner le sacrement de l'ordre, c'est-à-dire faire des prêtres et d'autres ministres de rangs inférieurs. C'est l'évêque qui donne aussi le sacrement de confirmation.

L'évêque porte dans les cérémonies une soutane violette et en temps ordinaire une soutane noire avec boutons et insignes violets. Quand il officie, il porte à la main une crosse, sorte de grand bâton recourbé qui ressemble à la houlette du berger, pour indiquer qu'il est le pasteur du troupeau, et sur la tête une coiffure spéciale appelée « mitre », pour indiquer qu'il est le chef. Comme le Pape, il porte au doigt un anneau. Vous savez que l'anneau que portent les époux s'appelle aussi une alliance, c'est-à-dire un signe d'union. Le Pape et les évêques portent un anneau pour montrer qu'ils sont unis pour toujours à Dieu et aux âmes qui leur sont confiées.

Comme le Pape, les évêques sont chargés du soin spirituel des âmes, c'est-à-dire qu'ils doivent les enseigner, les gouverner et les conduire au ciel.

Q. 131. — *Qu'est-ce qu'un diocèse ?*

R. — *Un diocèse est une portion de l'Eglise, dont l'évêque est le pasteur sous l'autorité du Pape.*

« Diocèse » veut dire « administration, gouvernement. » C'est la partie de l'Eglise que chaque évêque doit administrer, gouverner. Cette partie est comprise dans un territoire qui, en France, est habituellement le même que celui d'un département. Tous les fidèles qui habitent sur ce territoire font partie du diocèse et sont placés sous la direction de l'évêque. Le diocèse porte le nom de la ville où réside l'évêque. On dit : le diocèse de Paris, le diocèse de Lyon.

L'évêque de chaque diocèse est placé sous l'autorité du Pape : c'est de lui qu'il a reçu la charge du diocèse et c'est à lui qu'il doit rendre compte de ce qu'il fait dans son diocèse.

Certains évêques sont placés au-dessus des autres ; on les nomme archevêques. Leur diocèse se nomme « archevêché » ou « archidiocèse. » Il y a un archevêque à Paris, à Lyon, à Bordeaux, etc.

Q. 132. — *Quels sont les coopérateurs des évêques ?*

R. — *Les coopérateurs des évêques sont les prêtres, et principalement les curés placés par les évêques à la tête des paroisses.*

Certains diocèses sont très grands et très peuplés. Le diocèse de Paris comprend plusieurs millions d'habitants. D'autres en comptent 300.000, 500.000, 800.000. L'évêque ne peut pas s'occuper lui-même de toutes ces âmes. Il ne peut pas dire la messe, administrer les sacrements, prêcher partout où, dans son diocèse, il y a une ville ou un village. Il a donc des coopérateurs qui travaillent avec lui et sous sa direction au salut des âmes : ce sont les prêtres.

Parmi les prêtres, les uns ont pour mission d'assurer la messe et les autres offices, d'administrer les sacrements, de faire le catéchisme, de prêcher et de diriger les œuvres d'hommes, de femmes, de jeunes gens et de jeunes filles. Ce sont les prêtres des paroisses. Le chef d'une paroisse est le curé ; il a parfois pour l'aider un ou plusieurs vicaires. D'autres prêtres se consacrent à l'éducation et à l'instruction de la jeunesse dans les maisons de l'enseignement libre, particulièrement dans les petits et grands séminaires, où l'on prépare les futurs prêtres. D'autres aident l'évêque dans l'administration du diocèse ; ce sont les vicaires généraux.

Q. 133. — *Qu'est-ce qu'une paroisse ?*

R. — *Une paroisse est une portion du diocèse, dont le curé est le pasteur sous l'autorité de l'évêque.*

De même que le diocèse a ordinairement les mêmes limites que le département, la paroisse a ordinairement les mêmes limites que la commune, sauf dans les grandes villes où il y a plusieurs paroisses. La paroisse possède une église paroissiale. C'est là que les fidèles de la paroisse doivent, à moins de raisons spéciales, assister aux offices et recevoir les sacrements. La paroisse possède souvent aussi d'autres bâtiments, tels qu'une salle d'œuvres ou salle paroissiale, des écoles libres.

Les fidèles doivent s'intéresser aux œuvres de leur paroisse, leur prêter leur concours quand ils le peuvent, et les aider de leurs aumônes, car les œuvres contribuent au bien général des âmes et de la paroisse. Les fidèles doivent aussi donner à leurs prêtres les moyens de vivre. On leur demande pour cela chaque année une contribution qui se nomme le Denier du culte ou du clergé. Chaque famille ou chaque fidèle doit verser une offrande proportionnée à ses ressources.

Le curé et les vicaires d'une paroisse sont nommés par l'évêque et doivent lui rendre compte de ce qu'ils font dans la paroisse pour le bien des âmes.

Q. 134. — *Que faut-il pour que les pasteurs de l'Eglise soient légitimes ?*

R. — *Pour que les pasteurs de l'Eglise soient légitimes, il faut que les évêques tiennent leurs pouvoirs du Pape, et les curés, de l'évêque.*

Les pouvoirs d'enseigner, de gouverner et d'administrer les sacrements viennent tous du fondateur de l'Eglise, Jésus-Christ. Le Pape reçoit de lui ces pouvoirs pour toute l'Eglise. Il les délègue à chaque évêque pour un diocèse. A son tour, l'évêque transmet ces pouvoirs à chaque curé pour une paroisse, et aux autres prêtres pour une partie déterminée du diocèse. Il peut les donner pour tout le diocèse : un prêtre peut recevoir de son évêque la permission de prêcher et de confesser dans tout le diocèse. On dit que tel prêtre a juridiction sur telle paroisse, ou juridiction pour prêcher et confesser sur tout le diocèse, ou seulement sur telle partie du diocèse ou sur telle catégorie de fidèles.

Les prêtres qui exerceraient cette juridiction dans un diocèse sans l'avoir reçue de l'évêque, l'évêque qui l'exercerait sans l'avoir reçue du Pape ne tiendraient pas leurs pouvoirs de Jésus-Christ. Ils ne seraient donc pas des pasteurs légitimes. C'est ce qui est arrivé pendant la Révolution, où certains évêques et certains prêtres ont été placés à la tête d'un diocèse ou d'une paroisse, par l'autorité civile ou par un vote des citoyens. C'étaient des intrus : ils n'agissaient pas au nom de Jésus-Christ.

Q. 135. — *Où se trouvent les vérités que doivent enseigner les pasteurs de l'Eglise ?*

R. — *Les vérités que doivent enseigner les pasteurs de l'Eglise se trouvent dans l'*ECRITURE SAINTE *et dans la* TRADITION.

Puisque les pasteurs de l'Eglise enseignent les fidèles au nom de Jésus-Christ, il faut qu'ils connaissent avec exactitude cet enseignement que Jésus-Christ veut donner aux fidèles. Pour éviter toute fantaisie et toute erreur, ils doivent donc savoir où trouver les vérités à enseigner. Ils les trouvent dans l'Ecriture Sainte et dans la Tradition. Nous allons expliquer ce que sont l'une et l'autre.

Q. 136. — *Qu'est-ce que l'Ecriture Sainte ?*

R. — *L'Ecriture Sainte est la parole de Dieu écrite dans les livres inspirés par lui.*

Dieu a voulu donner aux hommes un certain nombre de livres où sont écrites les vérités qu'il veut leur faire connaître. Ce n'est pas Dieu lui-même qui a écrit ces livres, ce sont des hommes choisis par lui pour cela. Voici comment Dieu s'y est pris :

1° Il a choisi certains hommes qu'il a chargés d'écrire ce qu'il voulait faire connaître au monde.

2° Il leur a fait savoir ce qu'ils devaient écrire.

3° Il les a poussés à écrire ce qu'il leur avait ainsi fait savoir.

4° Il les a assistés pour qu'ils écrivent tout ce qu'il voulait leur faire écrire et rien que cela, et qu'ils évitent ainsi toute erreur.

On dit que ces hommes ont été inspirés par Dieu.

L'ensemble des livres écrits dans ces conditions se nomme l'Ecriture Sainte. Il y en a soixante-douze. Les uns ont été écrits avant la naissance de